

L'inéluctable détermination du militaire

Le Colonel des zouaves

Christian Saint-Pierre

Number 98 (1), 2001

Portraits d'auteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2001). L'inéluctable détermination du militaire : *Le Colonel des zouaves*. *Jeu*, (98), 66–68.

L'inéluctable détermination du militaire

L'Espace GO nous offrait en début de saison une rencontre privilégiée avec un colonel aussi étrange que familier. Depuis la création de la pièce en 1997, la compagnie du metteur en scène français Ludovic Lagarde remporte à travers l'Europe et l'Amérique latine un succès phénoménal avec le *Colonel des zouaves*. Un spectacle sans comparaison qui repose sur une écriture remarquable de virtuosité, la performance d'un acteur funambule et une singulière et omniprésente conception sonore.

L'anecdote est simple : un majordome décide de servir ses maîtres avec un tel dévouement qu'il s'engage dans une entreprise délirante et sans retour. Le domestique, terré dans son entresol, par souci de performance, s'impose une série de travaux de perfectionnement, un véritable entraînement mental et physique qui le conduira aux limites du sens. Incarnation moderne de la célèbre figure de Robinson, le valet cherche par tous les moyens à se blinder, à survivre, comme Crusoé, à l'hostilité du monde qui l'entoure. Mais ne sachant doser, il en fera trop, beaucoup trop. Aspirant à tout contrôler et organiser, il contournera la logique. Faisant appel à la méthode la plus alambiquée qui soit, il s'échinera à complexifier l'évidence. Pour mieux servir les habitants du château, il voudra les connaître davantage et entreprendra, tel un agent secret, de les espionner. Il finira par atteindre un tel degré de « perfection » et une compréhension si aigüe de ses maîtres qu'il lui sera possible de revenir au château en tant qu'invité, déguisé, pour profiter du service qu'il a si bien installé.

Le spectateur est aux premières loges pour assister au dérapage de ce valet victime de l'ère de la performance. Aux premières loges, car ce qui est représenté sur scène est le processus psychique du valet en question. Nous sommes littéralement plongés dans la tête du personnage, branchés sans intermédiaire sur la mécanique grinçante de son cerveau. Le texte est une retranscription de l'univers mental du personnage, ce que renforce la mise en scène de Lagarde en codant le jeu de l'acteur unique Laurent Poitrenaux, en le chorégraphiant. Cette gymnastique du valet et ses poses étranges nous éloignent du réalisme et illustrent bien les distorsions dont le cerveau humain est capable. Dès le départ, cet univers étrange et presque amniotique est campé. On comprend assez rapidement que ce personnage n'évolue plus dans le réel, qu'il erre

Le Colonel des zouaves

TEXTE D'OLIVIER CADIOT. MISE EN SCÈNE
ET SCÉNOGRAPHIE : LUDOVIC LAGARDE ;
COSTUMES : VIRGINIE ET JEAN-JACQUES
WEIL ; LUMIÈRES : SÉBASTIEN MICHAUD ;
MUSIQUE ET CONCEPTION SONORE :
GILLES GRAND ; PARTICIPATION ARTIS-
TIQUE À LA CHORÉGRAPHIE : ODILE
DUBOC. AVEC LAURENT POITRENAUX.
PRODUCTION DE LA COMPAGNIE LUDOVIC
LAGARDE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO
DU 25 AU 28 OCTOBRE 2000.

Laurent Poitrenaux dans *le Colonel des zouaves* d'Olivier Cadiot, mis en scène par Ludovic Lagarde, spectacle présenté à l'Espace GO à l'automne 2000. Photo : Marthe Lemelle.

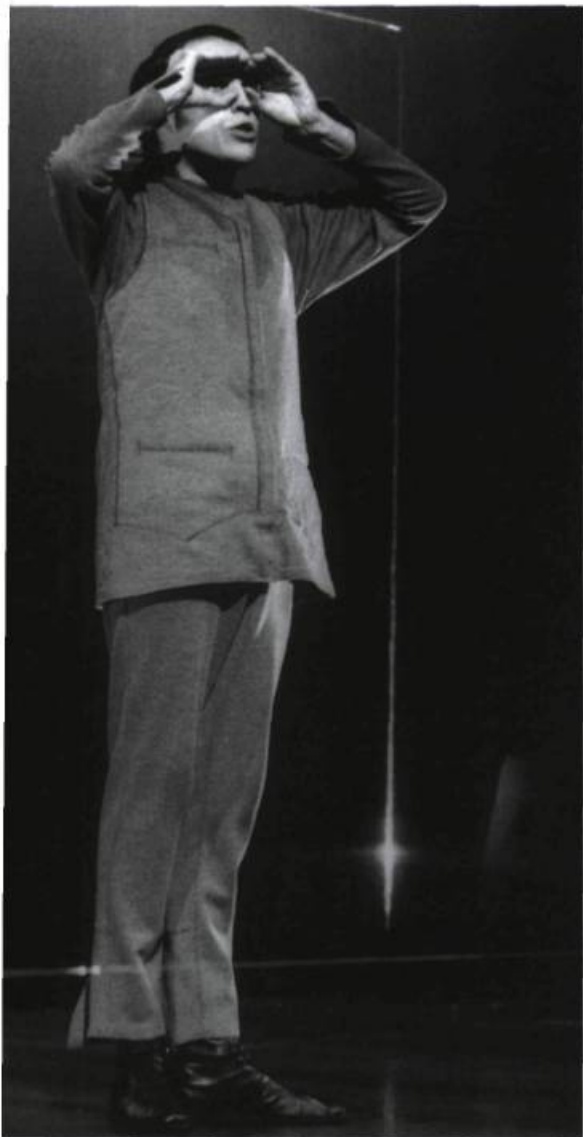
d'ores et déjà dans les méandres d'un délire qui lui est propre et qu'il entreprend de nous faire partager.

La mise en scène parvient également à incarner cette atmosphère intracérébrale en faisant appel à un créateur d'ambiance sonore qui branche le spectateur sur les synapses du personnage. Tout au long de la représentation, le musicien Gilles Grand suit l'acteur et livre avec lui une véritable performance sonore. Il soutient sa voix, l'amplifie et la transforme. En ajoutant des couches sonores, il contribue à l'atmosphère générale du spectacle et démultiplie la présence du seul acteur en scène. Ils parviennent, tous les deux, à créer des moments forts, avec la complicité du concep-

teur d'éclairage Sébastien Michaud. Le spectateur ressent alors avec acuité le vent qui souffle, la brume qui envahit le jardin ou encore la guerre tonitruante et dévastatrice qui y sévit. C'est à toute une discipline que Poitrenaux se soumet ; il doit chaque soir renouveler cette communion entre son corps, les sons qu'il émet et la captation distorsionnée retransmise dans la salle. Nous sommes loin de la création traditionnelle d'un personnage de théâtre.

Tous les artifices scéniques utilisés par Lagarde contribuent à rendre viables les glissements de sens et les multiples registres auxquels fait appel le texte de Cadiot, qui est sûrement le principal centre d'intérêt de cette production. Son écriture, que plusieurs diront froide, cérébrale, a au moins le mérite d'être fortement ancrée dans le corps du personnage et dans celui de son interprète. Cadiot se prête à un véritable exercice d'écriture en tentant de traduire les aléas de la pensée d'un individu qui s'enfonce dans une folie aussi lucide. Le texte du *Colonel...* était à l'origine ce qu'il est convenu d'appeler un roman ou disons plutôt une forme romanesque contemporaine et éclatée. Ce texte poétique et foisonnant a permis au metteur en scène de faire une certaine sélection, une « densification » propre à la forme dramatique, qu'il a ensuite portée à la scène. Manifestement, toute cette démarche a une saveur on ne peut plus littéraire et parfois, osons le dire, verbeuse. On doit accepter dès le départ cette dimension pour le moins verbo-motrice du personnage et considérer cette pluralité comme un médium, un flot de paroles dans lequel nous devons, nous aussi, retenir les aspects majeurs.

La plupart des motivations du personnage s'expriment d'une manière ou d'une autre dans le foisonnement du langage. Ce monologue non conventionnel parvient à installer d'emblée les grandes lignes de l'action, du lieu, des enjeux, des actants et des idées qui sont en cause. Tout cela est accompli par la parole. C'est un discours hybride qui évoque un maximum



d'éléments et mélange sans cesse les tons, les discours et les niveaux de langue. Mais ce que le Colonel fait principalement avec son discours, c'est accomplir des actions. Nous touchons directement à la fonction performative du langage. Ainsi, dans un style presque télégraphique et impressionniste, le Colonel va jeter en vrac les fondations de tout le spectacle et, par la suite, accomplir une foule d'actions par le simple fait de les nommer.

De plus, notre Colonel a de l'esprit, et sa mission, aussi grave soit-elle, ne l'empêche pas de lancer quelques pointes humoristiques qui font sourire le spectateur. Son humour est acide, et les symptômes qu'il présente sont on ne peut plus contemporains. Ce personnage offre tout un éventail de comportements qui posent un regard critique sur la situation des travailleurs du XXI^e siècle. Il s'agit d'un individu en perpétuelle quête d'excellence, un automate doué d'une intelligence surhumaine qui est si préoccupé d'« être » dans son travail, qu'il oublie complètement d'être quelqu'un à l'extérieur de celui-ci. Toujours angoissé et par nature paranoïaque, ce Colonel est un véritable reflet, à peine hypertrophié, d'une certaine créature contemporaine avide de performance et d'exactitude.

C'est une bête qui ne nous est pas si étrangère que Lagarde et sa compagnie nous ont présentée. Il faut saluer l'initiative de l'Espace GO d'avoir offert au public montréalais ce spectacle riche sur les plans esthétique, technologique et dramatique. **■**